



ALEX LANDRAGIN

1865

LE LIVRE DES PASSAGES

1791



1940



VOIR DE PRÈS GRANDS CARACTÈRES

16

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

**LE LIVRE
DES PASSAGES**

ALEX LANDRAGIN

LE LIVRE DES PASSAGES

Roman

Traduit de l'anglais
par Caroline Nicolas



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Crossings*

© 2019, Alex Landragin.

Éditeur original : Picador, une maison
de Pan Macmillan Australia Pty Ltd.

La citation p. 546 est tirée du roman
Les Heures de Michael Cunningham,
traduction par Anne Damour, Belfond, 1999.

© 2025, Le Cherche Midi.

© 2025, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-815-0

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

À la Baronne

Alex Landragin est relieur,
fils de relieur, et vit à Paris.

LE LIVRE DES PASSAGES



(Composé de trois manuscrits)

L'ÉDUCATION D'UN MONSTRE
LA CITÉ DES OMBRES
CONTE DE L'ALBATROS



Atelier de reliure Landragin et Fils
12 bis, rue des Bernardins
Paris

*Si tu veux vivre sur cette terre, que
sept fois enfante ta mère !*

Attila József, extrait du poème « Le
Septième » *in À cœur pur*, traduction
de Kristina Rády, Le Seuil, 2008.

SOMMAIRE

Préface

À l'adresse du lecteur

L'ÉDUCATION D'UN MONSTRE

Un épisode honteux	36
De touchantes retrouvailles	55
Un candidat adéquat	79
Une candidate inadéquate	93

LA CITÉ DES OMBRES

Le cimetière	110
L'appartement	138
La vente aux enchères	174
Le Palais de Justice	206
La Société Baudelaire	238
Le Shéhérazade	279
La chambre d'hôtel	312

CONTE DE L'ALBATROS

Alula	342
Pierre Joubert	376
Jean-François Feuille	438
Jeanne Duval	476
Edmonde de Bressy	538
Hippolyte Balthazar	638
Madeleine Blanc	724

Remerciements

PRÉFACE

Je n'ai pas écrit ce livre. Je l'ai volé.

Il y a de cela plusieurs étés, j'ai reçu, à mon atelier de la rue des Bernardins, un coup de téléphone de l'illustre bibliophile et collectionneuse de livres, Beattie Ellingham. Elle souhaitait me confier la reliure d'un manuscrit sur feuilles volantes qu'elle me présentait comme le fleuron de sa collection. Il n'y avait aucune contrainte de temps ou de budget, me dit-elle, mais une condition, à laquelle j'acceptai de me plier : je ne devais pas lire le manuscrit. Celui-ci était selon elle d'une valeur inestimable, et je devais le relier en conséquence. Nous nous mîmes d'accord sur une reliure dans ce qu'on appelle le style Cosway, à contreplats doublés, décorée de perles, et fabriquée avec des matériaux qu'elle me fournirait.

Je connaissais Beattie Ellingham depuis

toujours. Elle appartenait aux Ellingham de Philadelphie. Elle avait épousé un aristocrate belge mais, devenue veuve tôt, avait repris son nom de jeune fille et ne s'était jamais remariée. Elle partageait son temps entre son appartement du boulevard Haussmann et sa propriété en Belgique. En privé, et affectueusement, ma femme et moi la surnommions la Baronne, bien qu'il n'y ait en réalité absolument rien de pompeux ou d'affecté dans ses manières. La Baronne était ma plus ancienne et ma plus fidèle cliente, comme elle l'avait été pour mon père avant qu'il me lègue son atelier de reliure. Au cours d'une longue vie de collectionneuse, elle avait constitué l'une des plus belles bibliothèques privées au monde consacrées à Charles Baudelaire. C'était plus qu'une collectionneuse ; même le terme « bibliophile » ne lui rendait pas justice. Son intérêt confinait à l'obsession. Elle vouait à ses livres la même passion que les autres membres de sa classe aux chevaux ou aux vins. Elle accordait autant d'importance à la reliure d'un livre qu'à son contenu. Pour elle,

la reliure était un art et le relieur, un artiste presque à l'égal de l'écrivain. Une reliure de belle facture, faite sur mesure, aimait-elle à dire, était le plus beau compliment qu'on puisse faire à un livre. Chaque fois que je travaillais sur une de ses commandes, elle venait à l'atelier pour en observer la progression d'un œil intéressé, sans jamais intervenir. Pour elle, c'était un plaisir que de voir un livre rare renaître dans une reliure d'égale rareté. Et, sa fortune étant inépuisable et sa collection destinée à sa seule jouissance personnelle, elle aimait écouter sa fantaisie, quitte d'ailleurs à dépasser parfois les limites de ce qui était autorisé par la loi. J'avais déjà relié pour elle une rare édition arabe du *Spleen de Paris* dans un cuir issu d'une peau de panthère noire, et une édition illustrée clandestine des *Fleurs du Mal* en peau d'alligator, avec des incrustations en python d'eau.

Trois jours après son appel, le manuscrit me fut livré par un jeune homme en scooter. Il n'ôta pas son casque, qui assourdissait sa

voix et camouflait son visage. Il me tendit un paquet contenant le manuscrit et le cuir que je devrais utiliser pour le relier. Je plaçai immédiatement le tout dans un coffre-fort que j'ai au-dessus de l'atelier.

Il y a de nombreuses décisions à prendre lorsqu'on relie un livre, à commencer par le choix des matériaux. Incrustations, appliques, dorures, gaufrages, coutures, estampillage, feuilles de garde, ex-libris, plats, tranches, frontispice, tranche-file, colle, marbrage, cof-fret, première de couverture : tout cela représentait des choix sur lesquels la Baronne, malgré toute la confiance qu'elle m'accordait, aimait à être consultée avant que tout travail puisse être entamé. Ce soir-là, j'ouvris le paquet pour en examiner le contenu. Sept perles iridescentes se déversèrent de leur pochette en velours noir. Le cuir était teint en rouge corail. La miniature sur ivoire n'était pas, comme c'est traditionnellement le cas dans une reliure de style Cosway, un portrait, mais une illustration stylisée, à l'encre noire, d'un œil ouvert. Enfin, je pris en

main le manuscrit lui-même. Même quand il a reçu l'ordre exprès de ne pas lire le texte, le plus scrupuleux des relieurs ne peut s'empêcher d'entrevoir certains mots, certains bouts de phrase. Dans ce cas précis, ce fut le titre, écrit à la main, qui me sauta aux yeux : *Le Livre des passages*. Dessous se trouvait une longue suite de nombres sans queue ni tête, également notée à la main, sans rapport apparent avec le manuscrit. Celui-ci était constitué de ce qui semblait être trois documents différents, tous écrits à la main en français, bien que l'un d'eux soit considérablement plus ancien que les deux autres, et d'une main différente. Il paraissait avoir connu une existence mouvementée : beaucoup de ses pages étaient froissées, pliées ou piquées d'humidité, et le papier lui-même, jaunissant, dégageait l'odeur âcre de chocolat et de noix du vieux papier qui commence à se décomposer.

Je mis une semaine à rappeler la Baronne, un peu plus longtemps que d'habitude, et lorsque je le fis, un homme dont je ne

reconnus pas la voix décrocha le téléphone et m'informa qu'elle venait de décéder, d'une mort paisible, dans son sommeil. Lorsque je m'enquis de la date de ses obsèques, il me répondit qu'elles avaient eu lieu la veille, dans sa propriété belge. Sous le coup de la surprise, j'oubliai de lui demander ce que je devais faire du manuscrit.

La communauté des collectionneurs de livres n'est pas grande, et les nouvelles circulent vite. Deux jours plus tard, alors que je longeais le fleuve par le quai de la Tournelle, je rencontrai Morgane Rambouillet, une *bouquiniste**¹ des bords de Seine spécialisée dans les romans d'amour du dix-neuvième dont, je le savais, la Baronne avait été une fidèle cliente. Elle était fébrile d'excitation. D'après elle, la Baronne n'était absolument pas morte dans son sommeil. Elle

1. Les mots en français dans le texte original sont indiqués en italique et suivis d'un astérisque pour leur première occurrence. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

avait été assassinée et, qui plus est, son corps avait été retrouvé sans ses yeux. Je frémis en entendant cela, me rappelant la miniature sur ivoire qui était arrivée avec le manuscrit dix jours plus tôt. Je rentrai en hâte chez moi pour chercher plus d'informations en ligne. La notice nécrologique du *Monde* répétait la version des événements qui m'avait été donnée au téléphone – une mort paisible, dans son lit – tandis que celle du *Figaro* faisait tout bonnement l'impasse sur les circonstances de cette dernière. La seule allusion à la sinistre fin de la Baronne se trouvait dans un court article du journal belge *L'Écho*, publié le lendemain de l'incident. Même pour un œil inexercé, cela donnait l'impression que les détails de sa mort avaient été étouffés.

Pendant des jours après cela, je discutai de l'affaire avec ma femme. Ce qui m'obsédait, non moins que le meurtre d'une des dernières *grandes dames** de Paris, était de savoir ce qu'il était advenu de ces deux merveilles d'agate grise, sur lesquelles s'étaient

extasiés tous ceux qui avaient connu la Baronne : ses yeux. Mon père m'avait raconté que dans sa jeunesse, bien qu'elle ne soit pas particulièrement jolie, ses yeux avaient valu à Beattie Ellingham d'être qualifiée de grande beauté. Ils étaient la source de son charme, peut-être même la clef de son destin. Son mariage au baron de Croÿ s'était tristement terminé, mais ses yeux n'avaient jamais perdu leur brillance ni leur félinité.

Ma femme, qui avait toujours été plus pragmatique que moi, jugeait parfaitement compréhensible qu'on m'ait menti au téléphone. « Il faut qu'ils pensent à la réputation de la famille, m'expliqua-t-elle. Ils ne vont pas raconter au premier inconnu qui téléphone qu'elle a été mutilée et assassinée. » Nous conclûmes que la Baronne devait s'être trouvée mêlée à quelque affaire crapuleuse en rapport avec sa passion. Les livres rares peuvent faire ressortir le pire chez les gens. Naturellement, cela nous mena tous deux à la même pensée, presque trop horrible à envisager : se pouvait-il que le meurtre de la

Baronne soit lié, d'une façon ou d'une autre, au manuscrit désormais entreposé dans mon coffre-fort ?

Dans les semaines qui suivirent, j'attendis les instructions du notaire – qu'il s'agisse d'honorer la commande ou de renvoyer le manuscrit à son nouveau propriétaire, quel qu'il soit. Mais personne ne me contacta. Si je m'abstins de révéler de moi-même qu'il m'avait été confié, ce ne fut pas entièrement par intérêt, mais aussi par crainte. Évidemment, je ne souhaitais pas que ma famille connaisse, par ma faute, le même sort que la Baronne. Il n'y avait qu'une personne au monde, hormis ma femme, en mesure de savoir où se trouvait le manuscrit : l'homme qui me l'avait livré – et je n'avais pas vu son visage. Je n'étais même pas sûr qu'il se soit agi d'un homme. Étant donné la valeur de l'ensemble, j'étais persuadé que le notaire finirait par me contacter, et je laissai donc le manuscrit en l'état.

Plusieurs mois passèrent avant que j'admette enfin la possibilité que personne ne

viendrait à sa recherche. Il était, par hasard, arrivé en ma possession. Je décidai que la condition posée par la Baronne ne s'appliquait plus. Maintenant qu'il m'appartenait, même provisoirement, j'étais autorisé à le lire. Un soir d'hiver, je parcourus fébrilement, d'une seule traite, les trois histoires du manuscrit dans l'ordre dans lequel je les avais trouvées. La première, « L'Éducation d'un monstre », se présente comme une nouvelle écrite par Charles Baudelaire, bien que la postérité n'en ait gardé aucune trace, hormis une brève allusion en note dans le journal intime du poète. L'écriture, pourtant, semble authentique, à défaut de l'histoire elle-même, pour des raisons qui deviendront claires aux yeux des lecteurs. Le deuxième texte, « La Cité des ombres », est une sorte de roman noir à suspense dont l'action, en apparence narrée par Walter Benjamin, se déroule à Paris dans les années 1940, et dans lequel « L'Éducation d'un monstre » joue un rôle central. Le troisième, « Conte de l'albatros », le plus étrange des trois, se présente

quant à lui comme l'autobiographie d'une sorte d'enchanteresse immortelle.

Et c'est ainsi qu'après avoir lu le manuscrit j'entrepris, seul dans la lumière diffuse de l'aube, de le relier. Au bout du compte, je choisis une reliure conventionnelle, quelconque, dans un cuir de cheval qu'on appelle en France « peau de chagrin », teint en rouge cardinal. Il ne faisait aucun doute pour moi qu'il s'agissait d'un ouvrage de grande valeur, peut-être même inestimable, comme la Baronne l'avait affirmé. Mais les circonstances dans lesquelles il m'était parvenu laissaient à penser qu'il n'était pas dans son intérêt de trop attirer l'attention.

Une fois qu'il fut relié, ma femme le lut à son tour. En voyant la suite de nombres griffonnée sur la première page, elle devina immédiatement qu'il s'agissait en réalité d'une pagination alternative, que nous baptisâmes « l'ordre de la Baronne ». Ce fut celui que ma femme suivit pour lire le manuscrit. Lorsqu'elle l'eut terminé, elle m'encouragea vivement à le relire de cette façon.